

THÉÂTRE OCÉAN NORD

02 216 75 55 info@oceannord.org 63-65 rue Vandeweyer 1030 BRUXELLES oceannord.org

saison {18-19}

16 > 27/10 (reprise, au Théâtre Varia) **Last Exit to Brooklyn (Coda)**
Hubert SELBY Jr / Isabelle POUSSEUR +++

16/11 > 09/12 **Mouvements d'identité :**
Final Cut

Myriam SADUIS, avec la collaboration d'Isabelle POUSSEUR /

J'appartiens au vent qui souffle

Aminata ABDOULAYE - Jean-Marie PIEMME - Isabelle POUSSEUR /

Legs

Edoxi GNOULA - Philippe LAURENT +++

16 > 19/01 **Marguerite Duras**

Marguerite DURAS - Isabelle GYSELINX +++

26/03 > 06/04 **Penthésilée**

Heinrich von KLEIST - Thibaut WENGER +++

02 > 13/04 **Partage de midi**

Paul CLAUDEL - Héloïse JADOUL *Au Théâtre de la Vie* +++

25/02 > 16/03 - 22/04 > 18/05

Atelier Professionnel

dirigé par Adeline Rosenstein +++

Notre tâche
(ou bien tout
le reste sera
pure statistique
et affaire
d'ordinateur)
est de travailler
à la différence.
Heiner Müller

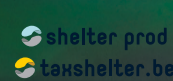
le monde a besoin de féminin

Partenaires : Théâtre de Liège, Rideau de Bruxelles, Paf le chien asbl, Défilé asbl, Premiers actes, Théâtre de la Vie, Bruxelles Laïque, Théâtre Varia, Maison Culture de Tournai, Cinéma Nova, Le P'tit Ciné, Bouillon de Culture, made with heART, ...

L'équipe direction artistique Isabelle Pousseur images, divers Michel Boermans administration Patrice Bonnafoux direction de production, communication, relations publiques Benoit Gillet relations public scolaire et associatif Mathilde Lesage direction technique Nicolas Sanchez intendance Mina Milienos

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles - Service du Théâtre, de la COCOF, Commission Communautaire française - Service de la Culture et du Tourisme, la Loterie Nationale. En coproduction avec La Coop asbl, le soutien de Shelterprod, Taxshelter.be, ING et du Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge, du Centre des Arts Scéniques, de la SPEDIDAM.

Affichage culturel exempt de timbre. Éditeur responsable, photo, graphisme M.Boermans. Impression Vervinckt, Liège.



Une adaptation et une mise en scène époustouflantes.

***** **L'ÉCHO**

Deux heures quarante-cinq de bonheur ! Dix magnifiques acteurs. Vitalité de la mise en scène. Scénographie imaginative.

*** **RTBF.BE**

Création ambitieuse.

*** **LA LIBRE BELGIQUE**

Last Exit to Brooklyn / Coda

Hubert Selby Jr /
Isabelle Pousseur

Rage à tous les étages

par LAURENT ANCION

Qui n'a jamais rêvé d'ôter la façade d'un immeuble pour en étudier la faune humaine, à la façon d'un entomologiste face à une fourmilière ? En 1964, l'auteur américain Hubert Selby Jr, fils d'un marin violent et alcoolique, signait *Last Exit to Brooklyn*, un premier roman hautement vitriolé, qui observe à la loupe un quartier populaire de New York, Red Hook, au cœur des Docks frappés par le déclin économique. Dans le dernier chapitre, titré *Coda/Bout du monde*, il se concentre sur cinq familles et couples qui partagent tous le même immeuble social. Pendant 24 heures, du samedi matin au dimanche matin, Selby va faire vivre – ou plutôt survivre – tout ce petit monde pris dans la chaleur d'un week-end qui n'est absolument pas de tout repos : le manque d'amour, d'horizon, d'oseille ou d'écoute crie par toutes les fenêtres, formant un portrait fracassant de l'effort humain pour tenir la tête hors de l'eau. À l'époque de la sortie du roman, le poète Allen Ginsberg prédit que l'ouvrage allait « exploser sur le pays comme une bombe infernale » et qu'on le lirait encore « 100 ans après ». Grande dévoreuse de littérature américaine, Isabelle Pousseur ne lui donnera assurément pas tort : lisant Hubert Selby Jr après sa mort (en 2004), elle a immédiatement eu l'intuition d'une théâtralité en lisant le dernier chapitre de *Last Exit to Brooklyn*, œuvre chorale, fourmillant de personnages, reflet de la multiplicité des voix qui forment une société et de ses tensions, ses désirs, ses frustrations. « Quand on fait du théâtre depuis longtemps », dit-elle, « on cherche non pas l'univocité mais la contradiction ». Après Kafka (*Le Château* et *Le Terrier*), Adamov (*L'homme et l'enfant*) et Kertész (*Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*), c'est la cinquième fois qu'Isabelle Pousseur porte un roman à la scène, convaincue qu'il peut y avoir « plus de vie dans les romans que dans les pièces de théâtre » (selon l'expression du metteur en scène Krystian Lupa). Avec dix acteurs, qui empoignent au bas mot une cinquantaine de personnages, elle veut rendre compte d'une complexité qui, comme la vie assurément, mêle les extrêmes : les larmes et le rire, la caresse et les coups, la paresse amorphe et la danse explosive, le jour et la nuit, l'amour et la haine. Et montrer que, derrière le « Bout du monde », il y a peut-être encore quelque chose : « L'espoir », sourit la metteuse en scène.

Laurent Ancion – *Le roman de Selby décrit le déclin d'un quartier portuaire de New York, à la fin des années 50, et plus précisément 24 heures de la vie d'un « housing project » - un immeuble social qui mêle les nationalités, les âges, les métiers. En cela, Selby poursuit et annonce cette littérature américaine qui dépeint sans aucune concession le Nouveau Continent – on pense par exemple aux Chroniques de San Francisco d'Amistead Maupin ou à La Route de Los Angeles de John Fante. En quoi ce Last Exit to Brooklyn, si américain, nous renvoie-t-il aussi une image de nous-mêmes, aujourd'hui, en Belgique ?*

Isabelle Pousseur – C'est vrai qu'a priori, les années 50, un New York extrêmement violent ou la réalité d'un autre continent peuvent sembler très loin de nous. Mais en réalité, bien entendu, la proximité est très forte. Il y a une série de thématiques qui me semblent trouver leur résonance ici et aujourd'hui. Tout d'abord, la question de la promiscuité : ces bâtiments sociaux ont été construits à la latte, tous les appartements se ressemblent... alors qu'à l'intérieur, tout diffère. C'est l'explosion, la sauvagerie, le non-alignement. Comment vivre ensemble ? Comment la question du logement oriente-t-elle les rapports sociaux ? Ensuite, ce « Bout du monde » est un résumé de toutes les grandes immigrations américaines, qu'elles soient irlandaises, africaines, italiennes, juives,...

au VARIA
16 > 27/10
20:00h
représentation exceptionnelle
lundi 22 à 13:30h
relâche dimanche 21



Last Exit to Brooklyn / Coda

Hubert Selby Jr. adaptation et mise en scène Isabelle Pousseur



Le soleil se leva derrière Gowanus Parkway, illuminant la pellicule huileuse qui recouvrait les eaux du Gowanus Canal et les briques rouges de la cité.



La question du racisme et de la violence est évidente, elle traverse le récit. Une autre thématique importante concerne le rapport entre les hommes et les femmes, en particulier dans ce contexte de journée de congé qui est le cadre du récit. Qui fait quoi pendant ces fameuses 24 heures ? Qui va se reposer ou travailler, se divertir ou s'occuper des enfants ? Les inégalités sont très marquées, en défaveur des femmes. Cela peut paraître excessif, mais je pense que le fond reste tout à fait actuel. Enfin, on trouve la question centrale de la violence des adultes, qui est très bien posée par Selby : est-ce que les adultes sont violents parce qu'ils n'ont pas été capables de canaliser la violence de leur enfance, ou est-ce que les enfants sont violents parce qu'ils imitent leurs parents ?

L. A. – *Dans la percussion des contrastes, on peut dire qu'il est ici affaire d'amour et de manque d'amour, de racisme, de pauvreté, de désir sexuel rarement assouvi (bien que les efforts ne manquent pas), de tensions, de frustrations... Cette « chronique de la haine ordinaire » (pour paraphraser Desproges) n'en est pas moins un grand appel à l'écoute, au respect. N'y a-t-il pas à la fois cruauté et tendresse chez Selby ?*

I. P. – Son écriture est assurément un mélange explosif des deux. Selby a grandi et vécu parmi ces gens. Il décrit son propre quartier. Il cherche à leur être fidèle et vise l'exactitude. Son but, c'est qu'on les entende parler, qu'on les observe comme ils sont. Il peut être très cruel. Mais dans cette écriture sans aucun fard, maniée avec ironie, pointe malgré tout une grande empathie avec ses personnages, qu'il ne juge pas. Hubert Selby Jr a tout vécu : il est né dans ce quartier très dur, il a essayé toutes les drogues, il a fait de la prison. Il est passé par toutes les addictions et il a vu la mort : c'est à l'hôpital, où on venait de lui ôter six côtes pour le sauver de la tuberculose, qu'il a commencé à écrire. Du noir le plus sombre, en quelque sorte, surgit la lumière de l'écriture. Pour moi, malgré « les horreurs d'une vie sans amour » – ainsi Selby parle-t-il de *Last Exit to Brooklyn*, mais cela peut résumer une partie de sa propre vie –, l'écriture est un signe d'espoir. Comme chez Koltès : dans un monde qui n'offre pas d'échappatoire à la désespérance, il y a toujours un personnage qui porte la lumière. Selby a toujours essayé de vivre encore, il s'est battu pour trouver les mots qui rendent compte du réel, dans sa noirceur la plus sombre et dans sa violence, mais aussi dans l'humour qui peut s'en dégager. Son écriture est polyphonique, chorale, musicale : il dit que sa principale influence, c'est Beethoven ! Et c'est vrai qu'on hume dans les deux œuvres une même vitalité, une même puissance touffue et chaotique, en prise directe avec l'intensité du réel.

L. A. – *Pour donner corps (c'est vraiment le cas de le dire) au récit de Selby, tu as travaillé avec dix acteurs, pour une mise en scène elle-même polyphonique et ample, tant dans le temps (le spectacle dure trois heures), que l'espace (une incroyable scénographie transformable de Didier Payen) et les genres (il y a même un playback de Tina Turner). Comment tout cela s'est-il construit ?*

I. P. – J'aime les récits choraux, qui suivent des familles. Et j'aime les grandes équipes au plateau ! Dans mon parcours, j'ai eu la chance de travailler avec de larges distributions : il y avait 13 comédiens dans *Le Songe d'une nuit d'été*, et ils étaient 16 dans *Électre*. De telles équipes, ce n'est pas juste un plaisir personnel [sourire], c'est aussi un chemin pour raconter un autre endroit du monde, témoigner d'une communauté, d'une complexité. Pour *Coda*, en 2010, j'ai pu faire un premier travail avec deux groupes de 35 acteurs de l'Atelier Professionnel. Je t'avoue que je n'imaginais pas que nous allions découvrir autant de pistes et de registres différents. Ça a été formidablement stimulant et nourrissant. Pour la création du spectacle, il fallait être plus raisonnable... Le travail a démarré avec dix acteurs, chacun choisi pour un rôle principal et amené à jouer d'autres personnages en plus. Là aussi, ça s'est merveilleusement bien passé. Les comédiens ont fait des propositions, notamment pour les personnages d'enfants, qui m'ont convaincu que nous pouvions raconter *Coda* à dix, et j'ai pu composer mon adaptation en fonction de ce groupe. L'engagement des acteurs au plateau est dingue, tant physiquement que moralement. Pour moi, cette polyphonie – cette juxtaposition des sens mis en contraste – permet

surtout au spectateur de faire sa propre histoire, de conserver la complexité du réel.

On peut vraiment parler de travail d'équipe : pour la scénographie, Didier Payen a assisté aux répétitions pour nous proposer ces volumes modulables, qui rendent aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur du bâtiment ; pour les accessoires, Fabienne Damiean a mis en jeu toute sa science de décoratrice de cinéma pour offrir le réalisme nécessaire à ces pulsions de vie...

L. A. – Un réalisme qui lorgne d'ailleurs clairement les années 70. Pourquoi as-tu choisi de transposer le récit qui se passe initialement à la fin des années 50 ?

I. P. – J'avais envie de quelque chose de plus proche de nous, tout en restant fidèle à Selby. Les années 70 ont compté parmi les plus violentes à New York. De façon plus légère, j'avais envie d'intégrer le disco, le rock du Velvet Underground, la naissance de la culture hip hop... De donner un cadre avec lequel nous sommes davantage en contact. En même temps, je n'ai pas voulu être hyper-réaliste, puisqu'on trouve aussi bien un ghettablaster qu'un téléphone portable et que le couple afro-américain parle le moré – la langue de Ouagadougou – parce que les acteurs sont burkinabés.

L. A. – On sent que l'équipe s'est beaucoup amusée dans le travail...

I. P. – Oui, dès la première lecture, aussi étonnant que cela puisse paraître, on a énormément ri. De Selby, on connaît le rapport à la violence, à la drogue, au désespoir. Mais son humour est tout aussi puissant. Lorsqu'on travaille avec un chœur de dix personnes en scène, il est fondamental de travailler de façon ludique. J'espère aussi que cette variété de registres permet au public de vivre la durée du spectacle avec fluidité. Dès le début du travail, nous avons cherché la vie. Et c'est ce qui a également orienté la fin du spectacle. Très sombre, le roman de Selby se termine avec un homme qui dort, alors que sa femme, brutalisée, pleure. J'ai voulu atténuer cette extrême brutalité finale par une note d'espoir, portée par la fille d'un des couples. Elle nous indique que l'on peut se libérer des schémas familiaux... Hubert Selby Jr, fils d'un père alcoolique qui ne lui a jamais montré d'amour, a lui-même réinventé son destin.



Avec Pedro Cabanas, Paul Camus, Brigitte Dedry, Simon Duprez, Edoxi Gnoula, Anatole Koama, Mathilde Lefèvre, Aline Mahaux, Julie-Kazuko Rahir, Pierre Verplancken et Yanaé Minoungou

D'après le roman de Hubert Selby Jr, texte français Jean-Pierre Carasso et Jacqueline Huet .

Adaptation et mise en scène Isabelle Pousseur

Scénographie Didier Payen, Costumes Claire Farah, Création lumières et images, direction technique Benoit Gillet

Chorégraphie Filipa Cardoso, Création son Paola Pisciotano

Assistanat à la mise en scène Guillemette Laurent et Laura Ughetto

Assistanat scénographie et accessoires Fabienne Damiean

Interprétation et adaptation de la chanson America for me d'Alex Ebert Arieih Worthalter

Réalisation des décors et des costumes Ateliers du Théâtre de Liège

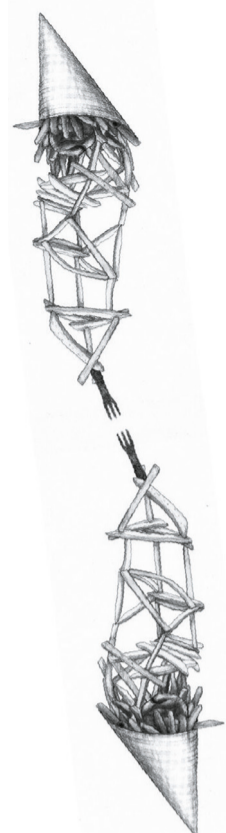
Création le 24 septembre 2017, Théâtre de Liège.

Production Théâtre Océan Nord / Rideau de Bruxelles / Théâtre de Liège / La Coop asbl.

Partenariat Théâtre Varia. Soutiens Shelterprod / Taxshelter.be / ING /

Tax-Shelter du gouvernement fédéral belge / Loterie Nationale.

Éditions Albin Michel 2014



M.Delcourt

L'atelier intergénérationnel nouveau cru, c'est pour bientôt !

Vous étiez nombreux à vous en inquiéter, voire pour certains à trépigner d'impatience!

Fidèle à sa longue tradition d'ouvrir son espace aux non-professionnels, le Théâtre Océan Nord a le plaisir de vous annoncer que le prochain atelier intergénérationnel 2018-2019 débutera au mois d'octobre et sera mené par Jean-Baptiste Delcourt, metteur en scène du magnifique spectacle *Par les villages* de Peter Handke créé chez nous lors de la saison 2016-2017.

Cet atelier s'adresse aux amateurs, débutants et confirmés, qui ont le désir d'apprendre et de travailler sur des bases professionnelles.

Le travail s'articulera autour de textes avec la découverte du jeu, mais aussi à partir de différents supports - images, sons, vidéos... - qui seront une base pour un travail de propositions, d'improvisations et d'interprétations...

Informations pratiques :

+ le lundi soir de 18:30 à 21:30

+ Inscription à partir du début du mois de septembre, par mail à contact@oceannord.org

+++ Participation gratuite +++

Avec le soutien du Service culture de la COCOP et du programme de Promotion de la Citoyenneté et de l'Interculturalité de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

L'atelier professionnel 2018-2019: mode d'emploi

Vous avez été nombreux à participer aux ateliers professionnels de la saison dernière donnés par Thibaut Wenger et Isabelle Pousseur. Donner la possibilité de travailler hors d'une production dans une temporalité confortable revitalise la pratique, permet des échanges artistiques de grande qualité et fait partie de l'essence même du Théâtre Océan Nord, avant tout lieu d'apprentissage, d'expérience et de jouissance. Pour cette nouvelle édition, les rênes ont été confiées à Adeline Rosenstein.

Avec son précédent spectacle *décri-s-ravage*, la lutte contre l'impérialisme colonial était représentée à travers le refus et la critique des clichés produits par cet impérialisme. A présent Adeline cherche à mettre en perspective les conventions esthétiques et rhétoriques (pour ne pas dire les clichés) régissant certaines représentations des luttes anticoloniales, et plus généralement du peuple en armes sur scène, face à un régime d'oppression. Comment racon-



Alois Löcherer, 1850

ter et représenter l'insurrection aujourd'hui? A quelle distance du feu? Quel degré de complexité historique, géographique, anthropologique supportent le théâtre, le personnage, le récit et notre désir de changement?

Partant d'expériences documentaires, d'écritures très récentes ou d'œuvres théâtrales ayant marqué la représentation de certaines luttes, de travaux universitaires ou de textes écrits par les participants eux-mêmes sur ces luttes, Adeline propose donc d'explorer nos différentes façons de représenter un groupe de gens qui s'arment contre les représentants d'un pouvoir jugé illégitime. Elle invite à cet atelier quiconque a déjà cherché à décrire sur scène un mouvement de libération - ou d'émancipation -, et/ou a déjà vu cette entreprise menacée involontairement par le théâtre lui-même, et/ou a déjà tenté ou réussi à intervenir dans de telles circonstances, pour en sortir. Pour nous en sortir.

Différentes situations historiques seront choisies en début d'atelier pour tenter d'esquisser des projets de leur mise en scène. Par ailleurs, nous inviterons des personnes directement concernées par ces situations et leurs mises en mots, à voir et discuter les esquisses élaborées durant ces ateliers.

Les rôles - qui joue, qui dirige, qui écrit - pourront être échangés.

Informations pratiques :

+ candidature par lettre de motivation et cv, à envoyer à info@oceannord.org

+ fin des candidatures le 15 octobre, sélection fin du mois de novembre

+ 15 à 20 participants

+ Session 1 : 25 février > 16 avril. Session 2 : 22 avril > 18 mai

+++ Gratuit +++